



HAL
open science

Théodore, un poète chrétien alexandrin oublié. L'hexamètre au service de la cause chrétienne

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Théodore, un poète chrétien alexandrin oublié. L'hexamètre au service de la cause chrétienne. Des géants à Dionysos. Mélanges offerts à F. Vian, p. 521-539, 2003. halshs-00001010

HAL Id: halshs-00001010

<https://shs.hal.science/halshs-00001010v1>

Submitted on 8 Jan 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Théodore, un poète chrétien alexandrin oublié. L'hexamètre au service de la cause chrétienne

Le regain d'intérêt que connaît, depuis plus de vingt-cinq ans, l'œuvre de Nonnos, dû en grande partie à la magistrale édition de ses *Dionysiaques* dirigée par Francis Vian, a rendu les spécialistes de l'Antiquité tardive sensibles au phénomène de biculturalité propre à cette époque, qu'incarne au mieux la figure du poète panopolitain, auteur à la fois d'un poème mythologique et d'une paraphrase évangélique en mètres homériques. Je suis heureux de pouvoir offrir au dédicataire de ce volume un nouvel exemple, jusqu'ici méconnu des spécialistes de poésie tardive, de ces poètes épiques chrétiens.

Dans un article publié à la fin du XIX^e siècle, C. de Boor édite sept fragments qu'il attribue à Philippe de Sidé, repérés au milieu d'un abrégé d'Eusèbe dans le codex Baroccianus 142 (début XIV^e s.) entièrement consacré à des historiens de l'Église.¹ Le fragment n° 7 (pp. 170-171), qui a pour sujet Piérios, fait référence à un certain Théodore, poète en activité à Alexandrie: [...] Θεόδωρος δέ τις συνηγορῶν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ γράψας δι' ἐπῶν ἐν τρισκαιδεκάτῳ λόγῳ φησίν, ὅτι καὶ Πιέριος καὶ Ἰσίδωρος ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ ἐμαρτύρησαν καὶ ναὸν ἔχουσιν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ μέγιστον [...], «un certain Théodore, avocat à Alexandrie, ayant écrit en hexamètres, dit dans son treizième livre que Piérios et son frère Isidore furent martyrisés et ont à Alexandrie une très grande église». Quoique ces fragments n'aient pas échappé à l'attention des historiens de la littérature chrétienne et qu'ils soient dûment répertoriés dans la *Clavis Patrum Graecorum* III 6026 b, notre Théodore est resté inconnu des principaux instruments de travail des classicisants: il est absent de la Pauly-Wissowa, de la *Prosopography of the Later Roman Empire*, des histoires de la littérature grecque tardive (par exemple, pour ne citer que les plus complètes, celles de K. Krumbacher,² Schmid et Stählin ou – plus récemment

¹ C. de Boor, *Neue Fragmente des Papias, Hegesippus und Pierius in bisher unbekanntem Excerpten aus der Kirchengeschichte des Philippus Sidetes*, dans *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, V 2, Leipzig 1888, pp. 167-184.

² Qui cite pourtant l'article de de Boor au sujet de Philippe de Sidé (K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Munich 1897², p. 247).

quoique consacrée à la littérature profane – d’H. Hunger). Il n’est pas non plus évoqué dans l’article fondamental qu’a consacré Alan Cameron aux poètes d’Égypte³ ni, à ma connaissance, dans les études sur la poésie protobyzantine qui se sont multipliées depuis lors. Il est vrai que la notice de Philippe de Sidé est bien courte et qu’elle ne nous dit pas grand-chose sur ce poète, dont le nom ne réapparaît nulle part dans les sources et dont l’œuvre, perdue, n’a pas laissé d’autre trace dans la tradition indirecte.⁴ Je vais malgré tout tenter de redonner de l’épaisseur historique à ce simple nom, en m’aventurant bien souvent sur le terrain des hypothèses, ce qu’on voudra bien me pardonner.

Essayons tout d’abord de déterminer les dates de ce Théodore. Il est naturellement postérieur à Piérios, personnage bien connu:⁵ prêtre d’Alexandrie, où il aurait été, d’après certaines sources, chef du didascalée, prédicateur de renom dont les écrits connurent un certain succès, il est at-

³ A. Cameron, *Wandering Poets: A Literary Movement in Byzantine Egypt*, «Historia» 14, 1965, pp. 470-509 (= *Literature and Society in the Early Byzantine World*, Londres 1985, I).

⁴ Le nom Théodore est des plus banals et rend malaisée une éventuelle identification. On connaît ainsi plusieurs poètes de ce nom: l’auteur d’un poème sur Cléopâtre (*Souda* θ 152; *RE* V A 2 [1934], *Theodoros* 18, c. 1809), de Μεταμορφώσεις (*RE*, *ibid.* 24, c. 1810), d’un poème mythologique (schol. Ap. Rh. 4.264, *RE*, *ibid.* 26, c. 1810), d’un présumé poème intitulé Ἰωνικοὶ λόγοι (*Souda* σ 871; cf. *RE*, *ibid.* 18), d’*AP* 11.198, d’*AP* 6.282. Mais ces poètes ne sont pas ou pas sûrement datés et ce qu’on sait de leur œuvre correspond mal avec notre Théodore. On peut aussi exclure l’auteur d’*AP* 7.556, qui est proconsul (et qui semble dater du VI^e s. si c’est le même que l’*illustris* d’Agathias, *AP* 1.36). Quant au Théodore dont parlent Julien l’Égyptien, *AP* 7.594, 585, et peut-être Paul le Silencieux, *AP* 7.606, il n’est pas sûr qu’il soit poète et encore moins qu’il soit d’Alexandrie: on sait seulement qu’il a sauvé de l’oubli l’œuvre d’anciens poètes; il s’agit plus vraisemblablement d’un grammairien. Le Théodore *scholasticus* (probablement avocat; *PLRE* II, *Theodorus* 19), destinataire de nombreuses lettres d’Isidore de Péluse, correspond mieux à l’époque que je crois être celle de notre poète (cf. ci-dessous), mais rien ne dit qu’il soit poète ni qu’il exerce à Alexandrie. – On ne peut retenir la proposition faite par H. Delehaye, *Les martyrs d’Égypte*, «AB» 40, 1922, p. 34 n. 5, d’identifier notre Théodore avec le Théodore d’Alexandrie d’après lequel Cosmas Indicopleustès cite l’existence, à Alexandrie, d’une église de saint Victor: elle repose sur une erreur de lecture (Cosmas parle de *Théodose* d’Alexandrie).

⁵ Cf. L. B. Radford, *Three Teachers of Alexandria: Theognostus, Pierius and Peter. A Study in the Early History of Origenism and Anti-Origenism*, Cambridge 1908; A. Harnack, *Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius*, I, Leipzig 1893, pp. 439-441; O. Bardenhewer, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, I, Freiburg in Bresgau 1914, pp. 234-239; G. Fritz, *Pierius* (1), dans le *Dictionnaire de Théologie Catholique*, XII 2, Paris 1935, cc. 1744-1746; *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien* [1984], II, Paris 1990, pp. 2028-2029.

testé comme étant en activité sous l'épiscopat de Théonas, vers 281-300. Selon certaines sources (dont notre fragment), il aurait été martyrisé lors des grandes persécutions, selon d'autres, mieux informées, il aurait survécu à celles-ci et serait mort à Rome – je reviendrai sur cette divergence plus tard. Quant au *terminus ante quem*, on serait tenté de le situer avec la rédaction de la proluxe (aujourd'hui perdue) *Histoire Chrétienne* de Philippe de Sidé, dont le fragment édité par de Boor serait tiré et qui aurait été publiée entre 434 et 439.⁶ Mais cette attribution des fragments édités par de Boor à Philippe de Sidé, quoiqu'entérinée par la *Clavis Patrum Graecorum*,⁷ a été récemment mise en doute par G. C. Hansen.⁸ Dans une étude détaillée du Baroccianus 142, B. Pouderon juge même qu'elle «résulte d'une méprise»⁹ à l'épitomè de l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe qui contient les sept fragments attribués à Philippe succèdent dans le manuscrit des extraits anonymes d'une histoire ecclésiastique suivie de la mention marginale ὡς φησι Φίλιππος ὁ Σίδης ἐν λόγῳ κδ', puis un fragment assurément de Philippe de Sidé. Or pour B. Pouderon, la mention ὡς φησι Φίλιππος κτλ. ne peut se rattacher à ce qui précède dans la mesure où ces extraits ont été récemment identifiés comme appartenant à l'*Histoire Ecclésiastique* de Gélase (IV^e s.).¹⁰ Il conclut donc que «si ces fragments ne sont pas tirés de Philippe, mais de Gélase, il n'y a guère de raison d'attribuer à Philippe la paternité des renseignements qui enrichissent dans sept passages l'abrégé de l'*Hist. Eccl.* d'Eusèbe (concernant Papias, Hégésippe et Piérius), qui est situé dans le *Barocc.* immédiatement avant les extraits de Gélase» (p. 218).

⁶ Bardenhewer, *Geschichte*, cit., IV (1924), pp. 135-137; Ensslin, *Philippus* 25, dans *RE* XIX (1938), cc. 2374-2375; E. Honigmann, *Patristic Studies*, Cité du Vatican 1953, XII «Philippus of Side and his "Christian History" (written about 434-439)», pp. 82-91; J. Quasten, *Initiation aux Pères de l'Église*, III, Paris 1963, pp. 739-742; *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, cit., p. 2014.

⁷ III 6026 b (Turnhout 1979).

⁸ Theodoros Anagnostes, *Kirchengeschichte*, éd. G. C. Hansen, Berlin 1995² (GCS N.F. 3), pp. XXXVII-XXXVIII: «Daß die Zusätze von dem Epitomator aus des Philippos von Side dickleibiger Χριστιανική ιστορία genommen sind, hat de Boor ansprechend vermutet, nicht eigentlich bewiesen. Die Frage kann hier offengelassen werden».

⁹ B. Pouderon, *Le témoignage du Codex Baroccianus 142 sur Athénagore et les origines du Didaskaleion d'Alexandrie*, dans G. Argoud (éd.), *Science et vie intellectuelle à Alexandrie (I^{er}-III^e siècle après J.-C.)*, Saint-Étienne 1994 (Mémoire du Centre Jean Palerne 14), p. 218.

¹⁰ F. Winkelmann, *Untersuchungen zur Kirchengeschichte des Gelasios von Kaisareia*, Berlin 1966 (Sitzungsberichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Kl. f. Sprachen, Lit. u. Kunst, 1965, Nr. 3), notamment p. 57.

Ajoutons au débat qu'une version parallèle du fragment qui nous occupe se retrouve dans un autre manuscrit, le Vatopédi 290 (*olim* 260) du X^e s., au milieu d'une série de textes hérésiologiques, où il n'est absolument pas question de Philippe de Sidé.¹¹ Je donne ici pour la première fois le texte de cette recension parallèle en vis-à-vis de celle de de Boor:¹²

Baroccianus 142 (de Boor, pp. 170-171, Vatopédi 290 (f. 148v, coll. I 30-II 24) fr. 7)

Πιέριος πρεσβύτερος Ἀντιοχείας (l. Ἀλεξανδρείας) κατὰ τοῦτον ἤκμαζε τὸν χρόνον, ἐν δὲ Πόντῳ Μελέτιος ἐπίσκοπος, ἄνδρες εἰς παιδείαν θαυμαστοί. Ὁ δὲ Πιέριος ἐν τῷ πρώτῳ λόγῳ τῶν εἰς τὸ πάσχα πολὺ ἐνίσταται ὅτι Παῦλος εἶχε γυναῖκα καὶ ταύτην τῷ Θεῷ διὰ τῆς ἐκκλησίας ἀνέθετο τῇ πρὸς αὐτὴν κοινωνία ἀποταξάμενος. Ἐνέτυχον δὲ αὐτοῦ καὶ ἑτέροις σπουδάσμασι πλείοισιν ἀναγκαίοις καὶ μάλιστα τῷ περὶ τῆς θεοτόκου καὶ τῷ εἰς τὴν ἀρχὴν τοῦ Ὡσηέ. Θεόδωρος δὲ τις συνηγορῶν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ γράψας δι' ἐπῶν ἐν τρισκαιδεκάτῳ λόγῳ φησὶν, ὅτι καὶ Πιέριος καὶ Ἰσίδωρος ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ ἐμαρτύρησαν καὶ ναὸν ἔχουσιν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ μέγιστον. Ἐν δὲ τῷ λόγῳ τῷ εἰς τὸν βίον τοῦ ἁγίου Παμφίλου αὐτὸς ὁ Πιέριος πλείστα ὠφέλησεν ἐν τῇ θείᾳ γραφῇ.

Περὶ αἱρέσεων διαφόρων. Περὶ Πιερίου· Πιέριος πρεσβύτερος Ἀλεξανδρείας, ἀνὴρ θαυμαστός ἐν τοῖς χρόνοις Πρόβου διέλαμπεν· οὗτος ὁ Πιέριος ἐν τῷ εἰς τὸ πάσχα πρώτῳ αὐτοῦ λόγῳ βεβαιοῦται Παῦλον τὸν ἀπόστολον ἐσχικέναι γυναῖκα καὶ ταύτην τῷ Θεῷ προσενηνοχέναι διὰ τῆς ἐκκλησίας τῆς πρὸς αὐτὸν (l. αὐτὴν) κοινωνίας ἀπεχόμενον. Φέρονται δὲ αὐτοῦ καὶ ἄλλα σπουδάσματα, μάλιστα δὲ τὸν (l. τὸ) περὶ τῆς παννυμνήτου θεοτόκου. Οὗτος ἅμα Ἰσίδῶρῳ τῷ ἀδελφῷ αὐτοῦ τὸν τοῦ μαρτυρίου στέφανον εἴληφεν καὶ ναὸν ἔχουσιν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ μέγιστον. Εὐσέβιος δὲ φησὶν ἐν τῷ βίῳ Παμφίλου ὅτι καὶ αὐτὸς ὁ ἅγιος Πάμφιλος πολλὰ ὠφελήθη παρὰ τοῦ Πιερίου εἰς τὰς θείας γραφάς.

La notice du Vatopédi est, sans être tout à fait semblable, très proche de celle du Baroccianus. La différence la plus importante, et qui nous inté-

¹¹ Le manuscrit est décrit par M. Richard, *Les chapitres à Épiphanie sur les hérésies de Georges Hiéromoine (VII^e siècle)*, «*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*» 25, 1955, pp. 331-362, notamment p. 334, où il signale notre passage comme un «*extrait de <Philippe de Sidé> sur Piérius, dans une recension assez différente de celle éditée par C. de Boor [...]*». Il est précédé d'un fragment de Jean Malalas et suivi d'un court paragraphe sur la persécution de Dioclétien, puis du Chapitre XV à Épiphanie sur les hérésies. M. Richard signale, p. 334 n. 2, au sujet du passage sur Piérius, qu'il a «*l'intention d'éditer prochainement le texte du cod. Vatopédi 290*», ce qu'à ma connaissance il n'a jamais fait.

¹² Je remercie Anne Boud'hors (Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Paris) d'avoir bien voulu, sur ma demande, lire le passage en question puis de m'avoir procuré un tirage papier du f. 148v de ce manuscrit d'après le microfilm possédé par l'IHRT. – Je corrige, sans les signaler, les simples fautes phonétiques.

resse ici, est la suppression de la mention du poète Théodore: les renseignements transmis par son œuvre sont conservés sans que la source soit donnée. La notice du Vatopédi et celle du Baroccianus doivent donc dériver d'un modèle commun, la première supprimant, entre autres informations, la mention de Théodore, jugée inutile, ce qui illustre au passage la façon dont le souvenir de ce poète a petit à petit disparu de nos sources. La comparaison des deux notices mériterait une étude de *Quellenforschung* plus approfondie; mais elle touche un domaine pour lequel je n'ai pas de compétence. Je me bornerai à conclure sur le point qui nous préoccupe ici que, comme rien dans le Vatopédi ne rattache ce passage à Philippe de Sidé et eu égard aux dernières analyses faites du Baroccianus, il serait désormais imprudent de rapporter la mention du poète Théodore à l'auteur de l'*Histoire Chrétienne*. Nous perdons donc notre *terminus ante quem*.

Divers indices permettent cependant de situer notre personnage dans le temps: il doit être suffisamment postérieur à Piérios pour que cela justifie les informations erronées ou volontairement déformées, comme nous le verrons ci-dessous, qu'il donne sur les circonstances de sa mort et qui ne pouvaient s'accréditer qu'à une période où les détails de l'existence de Piérios avaient disparu de la mémoire collective. Par ailleurs, il n'est pas raisonnable de le placer après le VI^e siècle: nous ne connaissons plus, en Égypte, d'exemple de poètes s'exprimant en hexamètres dactyliques à partir de la fin du VI^e s.;¹³ plus généralement, l'évolution de la langue grecque et de l'accent fait que ce mètre, devenu totalement artificiel, est tombé en désuétude au VII^e s., remplacé par le trimètre iambique devenant le dodécasyllabe byzantin.¹⁴ Enfin, le recours à l'hexamètre pour une

¹³ Le dernier poète égyptien bien datable que nous connaissions, conservé uniquement par la tradition papyrologique, est Dioscore d'Aphrodité, dont les compositions datent du troisième quart du VI^e siècle. Cf., en dernier lieu, mon *Hellénisme dans l'Égypte du VI^e siècle: La bibliothèque et l'œuvre de Dioscore d'Aphrodité*, I-II, Le Caire 1999 (Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale 115/1-2).

¹⁴ Cf. P. Maas, *Der byzantinische Zwölfsilber*, «ByzZ» 12, 1903, pp. 278-323 (= *Kleine Schriften*, Munich 1973, n° 101), notamment, p. 302, au sujet des hexamètres: «Für das Ohr des Byzantiners existierten diese Verse nicht»; Cameron, *Wandering Poets*, cit., pp. 482-483; R. Browning, *The Language of Byzantine Literature*, dans S. Vryonis jr. (éd.), *The Past in Medieval and Modern Greek Culture*, Malibu 1978 (= *Language and Literary in the Byzantine World*, Northampton 1989, XV), p. 113; G. Agosti dans G. A. et F. Gonnelli, *Materiali per la storia dell'esametro nei poeti cristiani greci*, dans M. Fantuzzi et R. Pretagostini (édd.), *Struttura e storia dell'esametro greco*, I, Rome 1995, p. 357; G. Agosti, *Late Antique Iambics and Iambikè Idéa*, dans A. Cavarzere, A. Aloni et A. Barchiesi (édd.), *Iambic Ideas. Essays on a Poetic Tradition from Archaic Greece to the Late Roman Empire*, Lanham-Boulder-New York-Oxford 2001, p.

composition à sujet chrétien, comme l'indique la notice du Baroccianus, s'inscrirait fort bien dans le courant de poésie épique chrétienne caractéristique principalement de la seconde moitié du IV^e s. et du V^e siècle, ce qui, combiné au premier indice, tendrait à situer notre poète au V^e s.

L'intérêt premier de la lapidaire mention de Théodore est en effet de nous faire connaître un nouveau poète mettant l'hexamètre au service de sujets chrétiens et illustrant ainsi un des phénomènes les plus curieux et intéressants de l'histoire de la littérature et de la religion de l'antiquité tardive. Si l'on excepte quelques cas très marginaux,¹⁵ la poésie hexamétrique chrétienne connaissait jusqu'à ces dernières années comme premier véritable représentant Grégoire de Nazianze (dont la production poétique est principalement datée de sa retraite, 383-390).¹⁶ Nous savions certes par les deux historiens de l'Église Socrate (*Hist. Eccl.* 3.16) et Sozomène (*Hist. Eccl.* 5.18) que les premiers essais de poésie chrétienne de grande envergure et réalisés selon un programme réfléchi et systématique auraient été de peu antérieurs: c'est l'épisode bien connu de l'édit promulgué par l'empereur Julien en 362 interdisant aux professeurs chrétiens l'enseignement des auteurs classiques, qui aurait poussé Apollinaire père et fils à transcrire en divers mètres l'*Ancien* et le *Nouveau Testament* (en l'occurrence, le *Pentateuque* en hexamètres). Aucune de ces œuvres n'a cependant été conservée. Par ailleurs, ce qui a longtemps été considéré comme un acte fondateur de la poésie chrétienne de forme classique s'est trouvé ces dernières années soumis à la critique et fortement relativisé.¹⁷ La publication, depuis deux décennies, de la *Vision de Dorotheos* et des poèmes qui l'accompagnent dans le *Codex des Visions*¹⁸ y a grande-

224 («Linguistic changes made continued use of the hexameter in *Hochpoesie* impossible»).

¹⁵ Cf. Agosti et Gonnelli, *Materiali*, cit., pp. 290-298.

¹⁶ Sur cet auteur et ses rapports avec la poésie grecque, cf. en dernier lieu K. Demoen, *The Attitude Towards Greek Poetry in the Verses of Gregory Nazianzen*, dans J. den Boeft et A. Hilhorst (édd.), *Early Christian Poetry. A Collection of Essays* («VChr» Suppl. 22), Leyde-New York-Cologne 1993, pp. 236-252 (avec bibliographie, en particulier sur les éditions modernes de son œuvre, p. 236 n. 5); sur sa métrique, cf. Gonnelli dans Agosti et Gonnelli, *Materiali*, cit., pp. 359-409.

¹⁷ Cf. les excellentes mises au point de G. Agosti, *L'epica biblica nella tarda antichità greca. Autori e lettori nel IV e V secolo*, dans F. Stella (éd.), *La scrittura infinita. Bibbia e poesia in età medievale e umanistica*, Florence 2001, pp. 68-74, et *I poemetti del Codice Bodmer e il loro ruolo nella storia della poesia tardoantica*, dans A. Hurst et J. Rudhardt (édd.), *Le Codex des Visions*, Genève 2002, pp. 76-80.

¹⁸ *Papyrus Bodmer XXIX. Vision de Dorotheos*, éd. A. Hurst, O. Reverdin et J. Rudhardt, Cologny-Genève 1984; *Papyri Bodmer XXX-XXXVII. Codex des Visions, Poèmes divers*, éd. A. Hurst et J. Rudhardt, Munich 1999.

ment contribué, en révélant une série de curieux poèmes chrétiens presque tous en hexamètres qui semblent devoir être datés de la première moitié ou autour de la moitié du IV^e s.¹⁹ Cet ensemble de poèmes, s'il montre que la poésie hexamétrique chrétienne a été pratiquée assez tôt, reste néanmoins pour l'instant marginal, lié qu'il est au milieu très particulier et quelque peu sectaire d'une communauté religieuse de Haute-Égypte,²⁰ et n'a connu aucune diffusion, pour autant que les sources disponibles permettent d'en juger. En fait, c'est surtout du V^e s. que datent les grandes épopées chrétiennes conservées: les poèmes de l'impératrice Eudocie (ca. 440-460),²¹ la *Paraphrase des Psaumes* du Pseudo-Apollinaire (ca. 460)²² et la *Paraphrase de l'Évangile de saint Jean* de Nonnos (ca. 440-450).²³ Il semble qu'il y ait eu à la cour de Théodose II, sous l'influence probable d'Eudocie et du poète et préfet Cyrus de Panopolis, toute une réflexion sur une adaptation chrétienne du vieux mètre homérique, qui a

¹⁹ On trouvera la bibliographie commodément réunie sur les diverses tentatives de datation de ces poèmes chez Agosti, *I poemetti del Codice Bodmer*, cit., pp. 76-77.

²⁰ C'est l'hypothèse développée en dernier lieu par Agosti, *ibid.*, pp. 80-87, critiquant, p. 79, celle d'une appartenance du codex à une bibliothèque d'école, défendue par J. van Haelst, *Papyrus Bodmer XXXVIII*, Coligny-Genève 1991, p. 118, A. Blanchard, *Sur le milieu d'origine du papyrus Bodmer de Ménandre*, «CE» 66, 1991, pp. 211-220 et J.-L. Fournet, *Une éthopée de Caïn dans le Codex des Visions de la Fondation Bodmer*, «ZPE» 92, 1992, pp. 253-266. Critique aussi de cette hypothèse par les éditeurs du *P. Bodmer XXX-XXXVII*, pp. 5-6.

²¹ Eudociae Augustae, Procli Lycii, Claudiani *Carminum graecorum reliquiae*, éd. A. Ludwich, Leipzig 1897; Patricius, Eudocie, Optimus, Côme de Jérusalem, *Centons homériques (Homerocentra)*, éd. A.-L. Rey, Paris 1998 (SC 437); *Homerocentones Eudociae Augustae*, éd. M. D. Usher, Stuttgart 1999. Cf. principalement K. Holum, *Theodosian Empresses: Women and Imperial Dominion in Late Antiquity*, Berkeley-Los Angeles-Londres 1982, pp. 112-228; A. Cameron, *The Empress and the Poet: Paganism and Politics at the Court of Theodosius II*, «YCLS» 27, 1982, pp. 217-289, notamment pp. 270-289 (= *Literature and Society*, cit., III) et, plus récemment, P. van Deun, *The Poetical Writings of the Empress Eudocia: an Evaluation*, dans den Boeft et Hilhorst (édd.), *Early Christian Poetry*, cit., pp. 274-282; M. Haffner, *Die Kaiserin Eudokia als Repräsentantin des Kulturchristentums*, «Gymnasium» 103, 1996, pp. 216-228.

²² *Apollinarii Metaphrasis Psalmorum*, éd. A. Ludwich, Leipzig 1911. Le Psaume 21 a été édité récemment par F. Gonnelli, *Il salterio esametrico I-II*, «Koinonia» 13, 1987, pp. 51-60 et pp. 127-151.

²³ *Nonni Panopolitani Paraphrasis S. Evangelii Ioannei*, éd. A. Scheindler, Leipzig 1881. Une édition moderne est en cours chant par chant: *Parafrasi del Vangelo di S. Giovanni. Canto I*, éd. C. de Stefani, Bologne 2002 («Eikasmos», Studi 6); *Canto B*, éd. E. Livrea, Bologne 2000 (Biblioteca patristica 36); *Canto quinto*, éd. G. Agosti (sous presse); *Canto XVIII*, éd. E. Livrea, Naples 1989; *Canto XX*, éd. D. Accorinti, Pise 1996.

donné naissance principalement à des paraphrases versifiées des Écritures comme celles d'Eudocie ou, un peu plus tard, celle du Pseudo-Apollinaire, qui, bien que d'origine égyptienne, compose son œuvre à Constantinople.²⁴ À peu près au même moment, comme l'œuvre de Nonnos en est la preuve, une réflexion de même nature était aussi menée à Alexandrie, mais suivant, avec cet auteur, une voie différente puisqu'elle débouchera sur la création d'un style résolument moderne par opposition aux tendances archaïsantes des œuvres émanant du milieu constantinopolitain.²⁵

Faut-il rattacher notre Théodore à cette expérience littéraire qui eut pour cadre Alexandrie? Ce qui est certain, c'est qu'il vient s'ajouter à la longue liste des poètes d'Égypte qui forment un courant tout à fait spécifique de la vie littéraire de l'antiquité tardive.²⁶ Remarquons au passage que, malgré sa brièveté, le fragment du Baroccianus nous livre sur ce personnage un renseignement qui correspond assez bien au profil des *wandering poets* dessiné par Alan Cameron: il est *συνηγορῶν*, «avocat», ce qui implique qu'outre (ou grâce à) son activité poétique, il a une profession appartenant à la sphère de la vie publique.²⁷ Celle-ci n'est d'ailleurs pas indifférente: elle implique une formation rhétorique (indispensable aux poètes de l'époque²⁸) et juridique (d'où une connaissance du latin, autre trait caractéristique d'un certain nombre de poètes égyptiens et, semble-t-il, de l'enseignement dispensé à Alexandrie²⁹). En bref, notre Théodore est un *σχολαστικός*, à la fois lettré et avocat, comme tant d'autres poètes égyptiens de son époque.³⁰ Mais un des intérêts majeurs de ce personnage est que le cadre de sa production poétique est Alexandrie. On a beaucoup insisté – à juste titre, d'ailleurs – sur l'importance de la Thébaidé dans

²⁴ Cf., outre Cameron, *The Empress and the Poet*, cit., récemment Agosti, *L'epica biblica*, cit., pp. 92-94.

²⁵ Cf. Agosti, *ibid.*, pp. 94-99. – Il est à noter les liens étroits entre Alexandrie et Constantinople en la matière, qui pourraient même aller dans le sens d'une influence d'Alexandrie sur Constantinople dans ces expériences de poésie chrétienne: Eudocie doit une partie de sa formation à des maîtres alexandrins (cf. Cameron, *The Empress and the Poet*, cit., pp. 274-275; E. Livrea, *L'imperatrice Eudocia e Roma. Per una datazione del de S. Cypr.*, «ByzZ» 91, 1998, p. 82); Cyrus est très vraisemblablement passé par Alexandrie tout comme l'auteur de la *Paraphrase des Psaumes*.

²⁶ Cf. Cameron, *Wandering Poets*, cit.

²⁷ Cf. *ibid.*, pp. 497-507.

²⁸ Cf., entre autres, T. Viljamaa, *Studies in Greek Encomiastic Poetry of Early Byzantine Period*, Helsinki-Helsingfors 1968 (Commentationes Humanarum Litterarum. Societas Scientiarum Fennica 42.4), entre autres pp. 13-24.

²⁹ Cf. Cameron, *Wandering Poets*, cit., pp. 494-496.

³⁰ Cf. Fournet, *Hellénisme*, cit., II, p. 688, sur Dioscore, lui aussi *σχολαστικός*.

cette "école" poétique égyptienne.³¹ Mais le rôle d'Alexandrie ne doit pas être sous-évalué. Ainsi Fulgence (ca. 500) ne fait-il pas dire à Calliope, la muse épique, qu'après avoir habité à Athènes, puis à Rome, chassée par les invasions d'Alaric, elle a trouvé refuge à Alexandrie?³² De fait, cette cité a été la patrie ou le lieu de formation (complète ou partielle) d'un certain nombre de poètes;³³ elle a, en outre, drainé de la *chôra* égyptienne des poètes qui s'y sont installés et y ont composé leur œuvre: c'est le cas de Nonnos³⁴ et peut-être aussi de notre Théodore, dont il n'est pas dit expressément qu'il est d'origine alexandrine, mais qu'il est avocat à Alexandrie (συνηγορῶν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ).

Nous avons maintenant la seconde occurrence d'une œuvre épique chrétienne alexandrine de grande dimension (au moins treize livres d'après le

³¹ Cf. Cameron, *Wandering Poets*, cit., p. 472 («many, indeed most of them came from the Thebaïd, in particular from the district around Panopolis»); *Claudian. Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford 1979, p. 4; *The Empress and the Poet*, cit., pp. 217-221; F. Vian, *Nonnos de Panopolis. Les Dionysiaques*, t. I, *Chants I-II*, texte établi et traduit par F. V., Paris 1976, pp. X-XI; A. Martin et O. Primavesi, *L'Empédocle de Strasbourg (P. Strasb. gr. Inv. 1665-1666)*, Berlin-New York 1999, pp. 48-49; P. Schubert, *Contribution à une mise en contexte du Codex des Visions*, dans Hurst et Rudhardt (édd.), *Le Codex des Visions*, cit., pp. 19-25.

³² Fulg., *Mitolog.* I, pp. 8-9 Helm-Préaux.

³³ Harpocraton (IV^e s.) s'il faut identifier le poète et rhéteur égyptien avec l'Harpocraton d'Alexandrie, auteur d'un ouvrage médical (*PLRE* I, Harpocratio), Héron-Maxime auteur au moins d'un poème en hexamètres (cf. Gr. Naz., *PG* 37.1339A-1344A, *Contre Maxime*, v. 15 et v. 46; sur ce personnage, cf. J. Mossay, *Note sur Héron-Maxime écrivain ecclésiastique*, «AB» 100, 1982, pp. 229-236); Palladas (IV^e s.; *PLRE* I, Palladas), Claudien (IV^e/déb. V^e s.; *PLRE* II, Claudianus 5), Horapollon l'Ancien, originaire de Phenebythis, mais professant à Alexandrie (sur le fait qu'il ait écrit des poèmes, cf. ci-dessous et *PLRE* I, Horapollon, qui, quoique cela pose quelques problèmes de chronologie, le rapproche peut-être de l'Égyptien poète cité par Thémisthios, *Or.* 29.347A [rapprochement jugé peu vraisemblable dans *PLRE* II, Horapollon 1]). On a attribué, d'après Maxime Planude, la *Paraphrase* de Nonnos à Ammonios philosophe alexandrin (cf. L. Sherry, *The Paraphrase of St. John Attributed to Nonnus*, «Byzantion» 66, 1996, p. 412). Parmi les poètes qui ont eu une partie de leur formation à Alexandrie, on peut citer Grégoire de Nazianze (IV^e s.), Synésios de Cyrène (IV^e/déb. V^e s.), Eudocie (V^e s.; cf. ci-dessus n. 25), Proclus de Lycie (V^e s.): mais on ne peut dans aucun de ces cas lier leur production poétique à leurs études alexandrines.

³⁴ Quoiqu'originaire de Panopolis, il est bien connu qu'il a composé ses poèmes dans la capitale d'Égypte comme nous l'apprennent *AP* 9.198 (Νόννος ἐγώ, Πανὸς μὲν ἐμὴ πόλις, ἐν Φαρίῃ δέ / ἔγχεϊ φωνήεντι γονὰς ἡμησα Γιγάντων; cf. E. Livrea, *Nonno di Panopoli. Parafrasi del Vangelo di S. Giovanni. Canto XVIII*, Naples 1989, pp. 32-33) et *D.* 1.13, où le Phare est une métonymie banale d'Alexandrie (cf. Fournet, *Hellénisme*, cit., II, p. 523, note à γῆς Φαρίης).

fragment du Baroccianus) avec celle de la *Paraphrase* de Nonnos, et il est alors légitime de se demander si Alexandrie n'a pas été, plus qu'ailleurs en Égypte, le cadre d'une poésie chrétienne de forme classique. Je sais bien tout ce qu'il y aurait d'imprudent à opposer une Thébaïde productrice d'épopées guerrières, historiques ou mythologiques à une Alexandrie promotrice d'une poésie chrétienne elle aussi en hexamètres: les deux types de poésie sont loin d'être incompatibles comme le montre bien Nonnos, auteur des *Dionysiaques* et de la *Paraphrase*; de plus, si, dans le cas de Nonnos, nous avons les deux versants de son œuvre, il n'est pas sûr, pour des raisons sur lesquelles je reviendrai, que la tradition nous ait conservé le pan chrétien de la production de certains poètes connus pour leurs compositions paganisantes; enfin, les poètes thébains étaient itinérants et, comme on vient de le dire, ont pu composer leurs poèmes profanes à Alexandrie comme le montre là encore Nonnos.³⁵ Mais on ne peut malgré tout nier toute une tradition de relations conflictuelles ou décalées entre la Haute-Égypte et Alexandrie (ayant culminé à certains moments de l'histoire de l'Égypte en révoltes contre le pouvoir), qui pourraient avoir induit des options culturelles divergentes. Par ailleurs, les vicissitudes politiques et militaires qu'a connues la Thébaïde (rébellions du III^e s., guerres contre les Blemmyes jusqu'au V^e s.) peuvent expliquer la floraison d'un type de poésie épique (les *enkômia* historiques thébains³⁶), où la matière chrétienne n'a pas sa place, dans la mesure où ces œuvres s'inscrivent dans la vieille tradition épique grecque remontant à Homère.³⁷ Enfin, la Thébaïde est une région où, contrairement à Alexandrie, le christianisme a le copte comme moyen naturel et privilégié d'expression, le grec restant surtout, dans le domaine littéraire, la langue de la *paideia* classique.³⁸ Des

³⁵ Cf. *supra*, n. 34.

³⁶ Cf. Viljamaa, *Studies*, cit., pp. 45-54.

³⁷ Je compte consacrer une étude à cet aspect important de la poésie égyptienne du Bas-Empire, qui pourrait être une raison fondatrice de cette "école" poétique thébaine, dans une réédition, que je prépare, de deux papyrus, les *P.Berol.* 9799 + 21154 et *P.Flor.* II 114.

³⁸ Cf. E. Wipszycka, *Le degré d'alphabétisation en Égypte byzantine*, «REAug» 30, 1984, p. 286 au sujet du développement du copte dans la *chôra*: «La prolifération des églises et, partant, de l'appareil ecclésiastique, ainsi que la montée de l'ascétisme, offrait aux Égyptiens la possibilité de jouer un rôle de premier plan dans la société sans connaître le grec, chose auparavant impossible». – Ce clivage linguistique, je ne l'envisage ici qu'au plan littéraire et non social ou ethnique (cf. les nombreuses mises en garde d'E. Wipszycka, *Le nationalisme a-t-il existé dans l'Égypte byzantine?*, «JJP» 22, 1992, pp. 83-128). Il s'agit bien évidemment là d'une tendance générale, qui connaît des contre-exemples dont le *Codex des Visions*, provenant de la région de Panoopolis, est un des plus spectaculaires – encore que rien ne prouve absolument que ces

raisons positives font en outre que c'est Alexandrie qui remplit au mieux les conditions favorisant, en Égypte, une synthèse entre christianisme et forme littéraire classique: ses relations directes avec Constantinople la prédisposaient à subir les influences du courant qui, on l'a vu, s'est développé dans l'entourage de Théodose II.³⁹ En outre, elle est le siège du pouvoir ecclésiastique d'Égypte qui a pu, surtout dans une période cruciale de l'histoire de l'église égyptienne, voir dans la poésie un moyen de propagande ou une forme non négligeable de prosélytisme: c'est ainsi que la *Paraphrase de l'Évangile de saint Jean* de Nonnos porte les traces d'une influence de la théologie de l'évêque d'Alexandrie Cyrille,⁴⁰ si bien qu'E. Livrea attribue au poète des «rapports étroits avec le patriarcat de la métropole égyptienne»;⁴¹ ce même savant va jusqu'à voir dans l'épigramme AP 9.198,⁴² qu'il considère comme de Nonnos lui-même, une affirmation de la mission que se serait fixée le poète de propager des thèses cyrilliennes contre les hérétiques, comparés à des Géants.⁴³ L'"instrumentalisa-

poèmes, et en particulier la *Vision* de Dorotheos, aient été composés en Thébaïde. Je ne veux pas non plus méconnaître les œuvres hagiographiques de langue grecque émanant de milieux non alexandrins (encore qu'elles se feront de plus en plus en copte: cf. T. Orlandi, *Le traduzioni dal greco e lo sviluppo della letteratura copta*, dans P. Nagel, éd., *Graeco-Coptica und Kopten im byzantinischen Ägypten*, Halle 1984, pp. 181-203), mais qui recourent à des modèles littéraires et à une langue partiellement en rupture avec les formes littéraires classiques dont la poésie reste, encore et surtout dans l'antiquité tardive, le modèle ou la quintessence. Aussi n'a-t-on aucune trace de littérature hagiographique versifiée d'origine non alexandrine; il est à cet égard révélateur de constater que la seule composition littéraire non métrique du poète chrétien Dioscore d'Aphrodité est un éloge isopséphique de Saint Ménas (voir mon édition, *Hellénisme*, cit., I, p. 453).

³⁹ Il n'est d'ailleurs pas certain qu'il faille nécessairement envisager l'influence dans ce sens: cf. ci-dessus, n. 25.

⁴⁰ Ainsi Livrea, *Nonno di Panopoli*, cit., p. 25: «Occorre semmai sottolineare che in innumerevoli punti la *P.* sembra versificare soluzioni esegetiche sostenute nel grande commentario giovanneo di Cirillo Alessandrino [...]».

⁴¹ *Ibid.*, pp. 29-30: «In questi stessi anni N., con la mobilità tipica dei *wandering poets* del suo secolo, avrà anche intrattenuto stretti rapporti con gli ambienti neoplatonici alessandrini, dominati dalla figura di Ierocle, oltre che con il patriarcato della metropoli egiziana».

⁴² Citée ci-dessus à la n. 34.

⁴³ Livrea, *Nonno di Panopoli*, cit., p. 34: «Con l'arma tutta spirituale della sua φωνή [...] ad Alessandria N. non solo ha composto l'epopea che esalta il trionfo di Dioniso Γιγαντοφόρος, ma anche scritto la parafrasi evangelica, ove l'interpretazione ortodossa del Verbo divino, ispirandosi agli insegnamenti teologici di Cirillo, ha consentito di sbaragliare metaforicamente le schiere degli eretici, tradizionalmente rappresentati come Giganti [...]».

tion” de la poésie classique par l’église alexandrine pourrait aussi s’expliquer par le désir de contrecarrer, avec leurs propres armes, les milieux d’intellectuels païens très actifs dans la métropole égyptienne tout au long du V^e s., d’autant que ceux-ci ne cessent d’attirer d’autres régions de l’Empire une partie de l’élite cultivée.⁴⁴ C’est en tout cas à Alexandrie que se trouvait le public le plus adapté et le plus potentiellement réceptif à une œuvre chrétienne de forme classique, destinée naturellement à des Chrétiens mais aussi à des païens – mélange confessionnel que l’on observe à la même époque dans l’auditoire des philosophes professant à Alexandrie.⁴⁵

La nature de l’œuvre de Théodore s’inscrit-elle dans ce contexte? Force est de reconnaître que le fragment du Baroccianus ne nous livre pas beaucoup d’informations sur le contenu de son poème, dont on aurait bien voulu connaître au moins le titre. Ce que nous savons, c’est qu’il y était question du martyr de Piérios et de son frère Isidore. Aurions-nous là un des très rares exemples de passions de martyrs en vers, voire plus généralement d’hagiographie en vers classiques? Je ne peux invoquer comme parallèles grecs⁴⁶ que le *Martyre de saint Cyprien* d’Eudocie (hexamètres),⁴⁷ dont on a dit qu’il «inaugurait très vraisemblablement une tradition éphémère, celle de l’hagiographie métrique»⁴⁸ et, probablement de peu postérieure, les *Vie et Martyre de sainte Thècle* de Basile de Séleucie, connu uniquement par Photius et dont le mètre est inconnu.⁴⁹ On peut depuis

⁴⁴ Nos deux meilleures sources restent Damascius, *Vie d’Isidore*, et Zacharie le Scolastique, *Vie de Sévère*. Cf., parmi la pléthorique bibliographie sur le sujet, J. Maspero, *Horapollon et la fin du paganisme égyptien*, «BIAO» 11, 1914, pp. 163-195; R. Rémondon, *L’Égypte et la suprême résistance au christianisme (V^e-VII^e siècles)*, *ibid.* 51, 1952, pp. 63-78; W. E. Kaegi, *The Fifth-Century Twilight of Byzantine Paganisme*, «C&M» 27, 1966, pp. 243-275, notamment pp. 249-258; E. Wipzycka, *La christianisation de l’Égypte aux IV^e-VI^e siècles. Aspects sociaux et ethniques*, «Aegyptus» 68, 1988, pp. 117-165, notamment pp. 160-161; P. Chuvin, *Chronique des derniers païens*, Paris 1990, principalement pp. 90-94, 108-114; C. Haas, *Alexandria in Late Antiquity. Topography and Social Conflict*, Baltimore-Londres 1997, pp. 128-177.

⁴⁵ Cf. Agosti, *L’epica biblica*, cit., notamment pp. 97-99.

⁴⁶ Le genre de l’hagiographie épique est bien mieux représenté en latin jusqu’à l’époque médiévale: cf. M. Roberts, *The Jeweled Style. Poetry and Poetics in Late Antiquity*, Ithaca-Londres 1989, p. 136.

⁴⁷ *Eudociae Augustae...* éd. Ludwich, cit., pp. 24-79; C. Bevegni, *Eudociae Augustae Martyrium S. Cypriani I*, 1-99, «Prometheus» 8, 1982, pp. 249-262; E. Salvaneschi, *Eudocia. De Sancto Cypriano*, in C. Angelino, E. Salvaneschi (édd.), *Σύγκρισις α’*, Gênes 1982, pp. 11-80. Cf. récemment Livrea, *L’imperatrice Eudocia e Roma*, cit.

⁴⁸ Sherry, *The Paraphrase of St. John*, cit., p. 425: «Her [sc. Eudocia] verse treatment of St Cyprian, modelled on the encomium, most likely began another short-lived tradition, metrical hagiography».

⁴⁹ *Bibl.*, cod. 168, 116b: Ἔστι δὲ Βασίλειος οὗτος ὁ καὶ μέτροις ἐντείννας τὰ τῆς

peu ajouter un troisième texte, l'*Adresse aux Justes* (hexamètres) du *Codex des Visions*,⁵⁰ texte en l'état assez obscur qui, quoique centré sur le martyre de Dorotheos, n'est pas à proprement parler le récit d'une passion.⁵¹

Mais si l'on s'en tient à la lettre du fragment du Baroccianus, il n'est pas certain que nous ayons affaire à des actes de martyrs: le texte nous dit seu-

πρωτομάρτυρος Θέκλης ἔργα καὶ ἄθλα καὶ νικητήρια. La version en prose des *Acta Theclae* n'est plus attribuée à Basile depuis les travaux de G. Dagron, *L'auteur des Actes et des Miracles de Sainte Thècle*, «AB» 92, 1974, pp. 5-11, et *Vie et miracles de Sainte Thècle*, Bruxelles 1978 (Subsidia Hagiographica 62), pp. 13-16 (le poème de Basile est évoqué p. 14). On notera qu'une *Vie de sainte Thècle* en vers n'est pas déplacée en ce qui concerne une sainte que son hagiographe anonyme présente comme φιλόλογος καὶ φιλόμουσος καὶ ἀεὶ χαίρουσα τοῖς λογικώτερον εὐφημοῦσιν αὐτήν (*Miracle* 38.9-10) et qui apprécie les références homériques (*Miracle* 38); cf. Dagron, *ibid.*, p. 99.

⁵⁰ Éd. *Papyri Bodmer XXX-XXXVII*, cit., pp. 57-110.

⁵¹ Je ne crois pas qu'il soit légitime d'ajouter à cette liste les Θαύματα τῶν ἁγίων Ἀναργύρων Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ du poète Christodore: contrairement à ce qui est couramment admis – cf., par exemple, F. Baumgarten, *Christodoros*, dans *RE* III 2 (1899), cc. 2450-2451; P. Waltz dans *Anthologie Grecque. Première partie. Anthologie Palatine*, t. I, *Livres I-IV*, texte établi et traduit par P. W., Paris 1928, p. 52; Cameron, *Wandering Poets*, cit., p. 475; Agosti, *L'epica biblica*, cit., p. 98 n. 153 –, rien dans la notice de la *Souda* χ 526 (seule source à les citer) ne prouve qu'il s'agisse d'un poème: Χριστόδωρος, Θηβαῖος, ἰλλούστριος. ἔγραψεν Ἰξευτικὰ δι' ἐπῶν καὶ θαύματα τῶν ἁγίων Ἀναργύρων, Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ. La mention «en vers épiques» porte en toute rigueur sur Ἰξευτικὰ et non sur ce qui suit. Qu'un poète ait aussi composé des œuvres hagiographiques en prose ne doit pas étonner: on en a un autre exemple avec l'Égyptien Cyrus, auteur présumé d'une *Passion de saint Ménas* – cf. P. Peeters, *Orient et Byzance. Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, Bruxelles 1950 (Subsidia Hagiographica 26), pp. 38-39, suivi par Cameron, *The Empress and the Poet*, cit., pp. 245-246. – On a contesté que le Christodore des *Miracles des saints Côme et Damien* puisse être le Christodore de Coptos auteur, entre autres, d'un poème *Sur les élèves du grand Proclus*, qui, eu égard à la personnalité du philosophe, semble prouver des sympathies païennes (cf. Cameron, *Wandering Poets*, cit., p. 475). Il est vrai que le premier est dit par la *Souda* «Thébain» et fait l'objet d'une notice différente du «Christodore de Coptos» (χ 525). Mais, dans la mesure où «Thébain» ne signifie pas «originaire de Thèbes» mais «de la province de Thébaïde» (dont faisait partie Coptos), cette identification est très séduisante (proposée comme possible par R. Keydell, *Christodoros*, dans *Der Kleine Pauly*, I, Munich 1964, c. 1164; comme probable par Waltz, *Anthologie Grecque*, cit., p. 52). Récemment F. Tissoni, *Cristodoro. Un'introduzione e un commento*, Alessandria 2000 (Hellenica 6), pp. 18-19, explique ce dédoublement de notices dans la *Souda* par l'«esigenza di distinguere la produzione pagana e cortigiana da quella di ispirazione dichiaratamente cristiana». Notons que cet auteur ne se prononce pas sur la nature des *Thaumata* de Christodore (p. 19 «un'opera sui miracoli dei santi Cosma e Damiano, oggetto di particolare venerazione da parte dell'imperatore»).

lement que Théodore parle du martyr de Piérios et d'Isidore sans préciser s'il le *raconte* vraiment. Au surplus, la mention de ces deux martyrs est tirée d'un livre XIII (ἐν τρισκαιδεκάτῳ λόγῳ): le poème de Théodore était donc une œuvre de grande dimension, traitant d'autres figures vraisemblablement chrétiennes. On pourrait penser à un cycle de passions de martyrs ou d'actes de divers saints. Mais ce qui retient l'attention dans la brève allusion du Baroccianus, c'est que la mention des martyrs est associée à une indication topographique (églises à Alexandrie de Piérios et Isidore), qui concerne Alexandrie, précisément la patrie ou le lieu de résidence du poète. Cela me conduit à émettre l'hypothèse que, malgré l'absence de parallèles conservés, nous aurions peut-être là des récits étiologiques liés aux édifices religieux d'Alexandrie, en bref une œuvre pouvant s'apparenter à des Πάτρια Ἀλεξανδρείας chrétiens en vers.

C'est un fait connu que les *patria* en vers étaient à la mode aux IV^e-V^e s. et les poètes itinérants d'origine égyptienne s'y sont souvent adonnés au gré de leurs déplacements et des commandes locales.⁵² Si aucun exemple n'a survécu⁵³ autrement que sous la forme d'inclusions dans les *Dionysiaques* de Nonnos,⁵⁴ nous connaissons l'existence d'un certain nombre d'entre eux: par exemple, les *Patria d'Hermopolis* d'Hermias d'Hermopolis,⁵⁵ les *Patria de Constantinople, de Thessalonique, de Naklé, de Milet, de Tralles, d'Aphrodisias* de Christodore de Coptos,⁵⁶ les *Patria de Tarse, d'Anazarbe, de Berytos, de Nicée* de Claudien.⁵⁷ Alexandrie n'échappe pas à cette mode: on sait grâce à Photius⁵⁸ que des Πάτρια Ἀλεξανδρείας fu-

⁵² Cf. Cameron, *Wandering Poets*, cit., pp. 489-490, 492; D. Gigli Piccardi, *La 'Cosmogonia di Strasburgo'*, Florence 1990, p. 15 (bibliographie n. 1).

⁵³ Si ce n'est peut-être sous l'état fragmentaire de papyrus qui peuvent prêter à des interprétations diverses: ainsi *P.Strasb.* gr. inv. 481 qui serait des *Patria d'Hermopolis* selon la dernière éditrice (Gigli Piccardi, *La 'Cosmogonia di Strasburgo'*, cit.), hypothèse séduisante contestée récemment par E. Livrea, *Poema epico-storico attribuito a Soterico di Oasi*, «ZPE» 138, 2002, pp. 17-30; *P.Berol.* 9564 (Heitsch, *GrDFr* 46) d'après Gigli Piccardi, *ibid.*, pp. 18-22.

⁵⁴ On pense avant tout aux *patria* de Berytos au chant XLI. Pour Nonnos et les *patria*, cf. la bibliographie citée par Vian, *Nonnos de Panopolis*, cit., p. XLVIII n. 2.

⁵⁵ Photius, *Bibl.*, cod. 279, 536a.

⁵⁶ *Souda*, χ 525.

⁵⁷ Lemme d'AP 1.19 (οὗτος ὁ Κλαυδιανός ἐστὶν ὁ γράψας τὰ πάτρια Ταρσοῦ, Ἀναζάρβου, Βηρύτου, Νικαίας). Rien ne dit dans cette phrase que ces œuvres aient été composées en vers, mais c'est malgré tout vraisemblable. Quoique l'auteur d'AP 1.19 soit post-nonnien et doive être différencié de Claudien d'Alexandrie (*PLRE* II, Claudianus 4, fin V^e s.), Cameron, *Claudian. Poetry and Propaganda*, cit., pp. 8-11, attribue ces *patria* au grand Claudien.

⁵⁸ *Bibl.*, cod. 279, 536a: Ἔτι δὲ καὶ Ὠραπόλλωνος γραμματικοῦ περὶ τῶν πατρίων Ἀλεξανδρείας.

rent composés par Horapollon, probablement en vers.⁵⁹ Quelle que soit l'identité de cet Horapollon (l'Ancien ou le Jeune?⁶⁰), ce qui est certain, c'est que nous avons là des *patria* païens étant donné le milieu très typé dont faisait partie la famille des Horapollon.⁶¹ Or il n'est pas inconcevable que, *mutatis mutandis*, les Chrétiens, peut-être sur commande de l'Église, aient voulu s'adonner aussi à ce genre, ne serait-ce que pour contrecarrer les œuvres païennes qui circulaient ou tout simplement pour donner aux édifices chrétiens de leur cité d'origine ou de résidence, selon le processus propre au genre patriographique, le prestige d'un passé illustre.⁶²

Les renseignements topographiques donnés par Théodore sont exacts: il existait bien à Alexandrie une église de Piérios.⁶³ Celle-ci est attestée par Épiphane (IV^e s.), *Panarion* 69.2⁶⁴ et probablement par l'*Index des Lettres*

⁵⁹ Ce n'est pas dit explicitement par Photius, mais c'est vraisemblable eu égard aux autres œuvres qui l'accompagnent dans le codex que Photius avait sous les yeux. Cf. J. Hammerstaedt, *Photius über einen verlorenen Codex mit Autoren des vierten Jahrhunderts n. Chr. aus Mittel- bzw. Oberägypten*, «ZPE» 115, 1997, p. 112 («wahrscheinlich ebenfalls jambisch»). Même opinion chez Agosti, *L'epica biblica*, cit., p. 222.

⁶⁰ Le contexte du codex de Photius contenant des œuvres du IV^e s. ainsi que le peu que nous connaissons de l'activité d'Horapollon l'Ancien (spécialiste de poésie d'après la *Souda* et probablement auteur de poèmes selon Photius) me font préférer Horapollon l'Ancien (fin IV^e/premier tiers du V^e s.) à son petit-fils (troisième tiers du V^e s.). Embarras de R. A. Kaster, *Guardians of Language. The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley-Los Angeles-Londres 1988, pp. 294-297. Maspero, *Horapollon*, cit., p. 177 n. 3, pp. 190-191, attribue sans être trop affirmatif ces *Patria* à Horapollon le Jeune, opinion suivie avec prudence par Cameron, *Wandering Poets*, cit., p. 492, et, sans laisser de place au doute, par M. Krause, *Aegypten II*, dans *RAC Suppl.-Lieferung I 2* (1985), c. 44. R. Goulet dans le *Dictionnaire des philosophes antiques*, III, Paris 2000, p. 806, pense plutôt à Horapollon l'Ancien. C'est aussi l'avis de M. Caprara, *ΩΡΑΠΟΛΛΩΝ ΦΙΛΟΣΟΦΟΣ e la ΣΧΟΛΗ di Alessandria alla fine del V secolo*, dans *Papiri Filosofici. Miscellanea di Studi*, II, Florence 1998, p. 9 n. 10.

⁶¹ Cf. l'étude encore essentielle de Maspero, *Horapollon*, cit.

⁶² Livrea, *L'imperatrice Eudocia e Roma*, cit., p. 80, a émis l'hypothèse que le discours prononcé par l'impératrice Eudocie à Antioche lors de son pèlerinage à Jérusalem de 438-439 et dont on n'a conservé que la dernière phrase (un hexamètre) était un poème de *patria* consacré à Antioche. Y était-il question des saints de la ville et en particulier de saint Cyprien, auquel elle consacra une œuvre? – Comme éventuels parallèles, G. Agosti me signale les poèmes de Paulin de Nole pour Saint Félix, tout en reconnaissant qu'ils seraient de nature quelque peu différente.

⁶³ Cf. A. Martin, *Athanase d'Alexandrie et l'Église d'Égypte au IV^e siècle (328-373)*, Rome 1996 (Collection de l'École Française de Rome 216), pp. 145-146.

⁶⁴ Εἰσὶ τοίνυν πλείους τὸν ἀριθμὸν ἐν τῇ Ἀλεξανδρείᾳ [...]. ἄλλαι δὲ εἰσι πλείους, ὡς ἔφην, Διονυσίου καλουμένη ἐκκλησία καὶ ἡ τοῦ Θεωνᾶ καὶ ἡ Πιερίου καὶ Σεραπίωνος καὶ ἡ τῆς Περσαίας καὶ ἡ τοῦ Διζύας καὶ ἡ τοῦ Μενδιδίου καὶ ἡ Ἀννια-

festales.⁶⁵ Une église d'Isidore est elle aussi attestée dans un récit édifiant mettant en scène l'abbé Daniel de Scété (datable du VI^e s.).⁶⁶ Mais la relation de ces données de topographie religieuse avec la première partie du *testimonium* du Baroccianus (martyres de Piérios et d'Isidore) est révélatrice du processus patriographique, qui implique non seulement une relation étiologique entre une histoire et un lieu comme c'est ici le cas, mais aussi souvent tout un travail de déformation et de réinterprétation.⁶⁷ Le poème de Théodore présentait Piérios et son frère comme des martyrs des persécutions de Dioclétien: c'est là un travestissement des faits historiques. On sait par Jérôme, *De viris illustribus* 76, que Piérios finit ses

νοῦ καὶ ἡ τῆς Βαυκάλεως καὶ ἄλλαι (éd. K. Holl). Delahaye, *Les martyrs d'Égypte*, cit., p. 35 n. 3, propose de corriger ἡ Πιερίου καὶ «ἡ» Σεραπίωνος. Caduque serait alors la remarque de Bardenhewer, *Geschichte*, cit., IV, p. 235 n. 2, qui voit dans le fait que la même église est consacrée à Piérios et Sérapion la preuve qu'il ne peut s'agir du Piérios bien connu: «Pierius [celui de l'église citée par Épiphane] ist wohl mit Sicherheit von unserem Pierius zu unterscheiden. In dem Briefe des hl. Dionysius von Alexandria an Bischof Fabius von Antiochien ist von einem alexandrinischen Blutzeugen Serapion unter Philippus Arabs und von einem ägyptischen Blutzeugen Isidorus unter Decius die Rede».

⁶⁵ XXXIX (367) (A. Martin et M. Albert, *Histoire «acéphale» et Index syriaque des Lettres festales d'Athanase d'Alexandrie*, Paris 1985, SC 317, pp. 270-271), d'après une correction proposée par R. Lorentz, *Eine Pierius-Memoria in Alexandria*, «ZKG» 99, 1988, pp. 87-92.

⁶⁶ F. Nau, *Vie et récits d'anachorètes (IV^e-VII^e siècles): I, analyse du Ms. Grec de Paris*, 1596, «ROC» 8, 1903, p. 99: μετ' ὀλίγας ἡμέρας ἐλθόντες ἀδελφοὶ ἀπὸ Ἀλεξανδρείας διηγήσαντο ὅτι ὁ ἀδελφὸς ὁ πρεσβύτερος, ὁ ἐν τῷ ναῷ τοῦ ἁγίου Ἰσιδώρου ἡσυχάζων, ὁ προσφάτως ἐλθὼν ἀπὸ Κωνσταντινουπόλεως, εὐρέθη μοιχεύων μετὰ τῆς γυναικὸς τοῦ σελεντιαρίου. Je dois cette référence à J. Gascou. – On pourrait m'objecter que le texte du Baroccianus semble *a priori* parler d'une seule église consacrée aux deux martyrs (Πιέριος καὶ Ἰσίδωρος ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ ἐμαρτύρησαν καὶ ναὸν ἔχουσιν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ μέγιστον), ce qui rend douteuse l'identification de cet Isidore avec le frère de Piérios. Mais, comme c'est l'usage en grec (cf. R. Kühner, B. Gerth, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, II 1, Hannover-Leipzig 1898, pp. 14-15, § 347.4), le singulier ναὸν peut avoir un sens distributif (Piérios et Isidore ont *chacun* une église). Cette interprétation semble confirmée par un passage de Photius, *Bibl.*, cod. 118, 93a: Μάρτυς δὲ καὶ ὁ Πιέριος ἅμα τῷ ἀδελφῷ Ἰσιδώρῳ τῶν ἀθλητικῶν ἀξιωθέντες στεφάνων, οἷς (ὡς φασι) καὶ νεῶς καὶ οἴκοι ὑπὸ τῶν εὐσεβούντων ἰδρύθησαν. Mais à la lumière du témoignage de Denys d'Alexandrie (cf. ci-dessus n. 64), on ne peut exclure que l'Isidore de cette église soit différent du frère de Piérios et qu'en conséquence, il n'y ait eu qu'une seule église portant le nom des deux frères, celui d'Isidore s'effaçant derrière celui de son frère plus célèbre.

⁶⁷ Ce processus est bien mis à jour pour Constantinople par G. Dagron, *Constantinople imaginaire. Études sur le recueil des Patria*, Paris 1984 (Bibliothèque byzantine. Études 8).

jours à Rome: «Constat hunc mirae ἀσκήσεως et adpetitorem voluntariae paupertatis scientissimumque dialecticae artis post persecutionem omne vitae suae tempus Romae fuisse versatum». Photius, qui rapporte la légende de son martyr et de celui de son frère,⁶⁸ lui oppose la version retenue par Jérôme: Καὶ οἱ μὲν αὐτὸν καὶ μαρτυρίῳ τὸν βίον τελειῶσαι, οἱ δὲ μετὰ τὸν διωγμὸν τὸν ὑπόλοιπον τοῦ ζῆν χρόνον ἐν Ῥώμῃ διαγεγονέ- ναι.⁶⁹ Une tradition semble en outre avoir jugé hérétiques certaines de ses positions d'après le passage du Vatopédi cité ci-dessus. Enfin et surtout, depuis la publication des *Actes de Philéas évêque de Thmouis* livrés par un papyrus,⁷⁰ nous savons que Piérios fut même apostat: au cours de son interrogatoire, le préfet Culcianus cherche à fléchir Philéas en lui disant Πολλοὺς ἀπέκτεινας μὴ θύσας· Πιέριος πολλοὺς ἔσωσεν ὑποταγεῖς «Tu en as fait mourir beaucoup en ne sacrifiant pas; Piérios, lui, en a sauvé beaucoup en se soumettant».⁷¹ Voilà qui explique le silence d'Eusèbe sur la fin de Piérios, alors même qu'il parle de lui en vantant ses mérites,⁷² et qui rend compte de l'installation de Piérios à Rome, en fait un exil forcé pour se faire oublier.⁷³ L'attitude indulgente de l'évêché d'Alexandrie vis-à-vis des *lapsi* aurait permis une réhabilitation de Piérios, d'autant qu'il s'agissait d'une figure importante du christianisme alexandrin,⁷⁴ mais de là à en faire un martyr! Il y a là une manipulation de la vérité historique qui permet de donner quelque prestige à une église qui devait être à l'origine une donation de fidèles envers celui que son enseignement et sa prédication avaient fait surnommer "Origène le jeune"⁷⁵ ou plus vraisemblable-

⁶⁸ *Bibl.*, cod. 118, 93a (cité ci-dessus à la n. 66); cod. 119, 93a: Ἀνεγνώσθη βιβλίον Πιερίου πρεσβυτέρου, ὃν καὶ σὺν τῷ ἀδελφῷ Ἰσιδώρῳ τὸν ὑπὲρ Χριστοῦ ἀγωνίσασθαί φασιν ἀγῶνα; 93b, cité juste après.

⁶⁹ *Ibid.*, cod. 119, 93b.

⁷⁰ V. Martin, *Papyrus Bodmer XX. Apologie de Philéas évêque de Thmouis*, Coligny-Genève 1964.

⁷¹ *P. Bodmer XX*, II 5-8. Rééd. des *Actes de Philéas* par H. Musurillo, *The Acts of the Christian Martyrs*, Oxford 1972, pp. 328-353, et récemment par G. A. A. Kortekaas dans R. Bastiaensen et al. (édd.), *Atti e Passioni dei Martiri*, [Milan] 1995, pp. 246-337 (commentaire pp. 498-580).

⁷² Eus., *Hist. Eccl.* 7.32.26, 27, 30.

⁷³ Explication désormais plus satisfaisante que celle consistant à y voir les causes d'une opposition avec l'évêque Pierre anti-origéniste (Fritz, *Pierius*, cit.), d'autant que l'anti-origénisme de Pierre a été récemment nié par T. Vivian, *St. Peter of Alexandria Bishop and Martyr*, Philadelphie 1988, pp. 87-126.

⁷⁴ Sur l'Église d'Égypte et les *lapsi*, cf. Martin, *Athanase*, cit., pp. 290-298.

⁷⁵ Cf. Photius, *Bibl.*, cod. 118, 93a: ὁ Πιέριος ἅμα τῷ ἀδελφῷ Ἰσιδώρῳ τῶν ἀθλητικῶν ἀξιοθέντες στεφάνων, οἷς (ὡς φασι) καὶ νεῶς καὶ οἶκοι ὑπὸ τῶν εὐσεβούντων ἰδρύθησαν. Version reprise par Martin, *Athanase*, cit., p. 145: «Ainsi l'église qui

ment une fondation de Piérios lui-même.⁷⁶ Le développement des *martyria* à Alexandrie à partir de la fin du IV^e s. ne doit pas être pour rien dans cette manipulation.⁷⁷ On voit ainsi à l'œuvre ce processus de réinterprétation, de trafic des sources à des fins d'étiologie édifiante, observable par ailleurs pour beaucoup d'autres édifices religieux d'Alexandrie, souvent connus par des sources tardives entérinant ces traditions révisées, et entravant considérablement les recherches historiques sur la topographie religieuse de cette cité.⁷⁸ Ce travail patriographique sur l'Alexandrie chrétienne doit se situer au V^e s. et Théodore, d'après le peu qu'on en connaît, pourrait bien, sinon y avoir participé, du moins, avoir contribué à sa diffusion sous la forme d'un poème.

La disparition de l'œuvre de Théodore et du souvenir de son auteur est le dernier point qui mérite attention. Nous avons vu le processus à l'œuvre dans la comparaison du fragment du Baroccianus et de la notice du Vatopédi, qui, conservant les renseignements du premier, fait disparaître la référence à leur source, Théodore. De même, Photius, qui nous raconte en des termes assez proches du fragment du Baroccianus le martyre de Piérios et de son frère et la construction d'églises à leur nom, ne fait pas allusion à Théodore, que sa source ne devait plus connaître, peut-être tout simplement d'ailleurs parce qu'elle en était indépendante. La disparition d'une œuvre n'est jamais une question simple, tant les facteurs peuvent être divers. A-t-elle été jugée littérairement faible? Nous ne le saurons jamais. Dans le contexte difficile et mouvementé de l'histoire ecclésiale des V^e-VI^e s., a-t-elle fait les frais des rivalités entre églises monophysite et chalcédonienne ou fut-elle censurée pour des positions jugées hérétiques? Là encore, rien ne nous permet de répondre. En revanche, je crois plus vraisemblable de lier son sort à celui, plus général, de la poésie chrétienne hexamétrique. Les Byzantins ne goûtaient plus ce type de poésie hybride, caractéristique d'une époque-charnière où le christianisme essayait encore de se battre avec les mêmes armes que les Ἕλλη-

porte son nom [*sc.* de Piérios] pourrait bien être une donation, ce qui permit, plus tard, d'accréditer la légende de son martyre».

⁷⁶ Opinion de Delahaye, *Les martyrs d'Égypte*, cit., p. 35, suivi par J. Gascou, *Les églises d'Alexandrie: question de méthode*, dans Ch. Décobert et J.-Y. Empereur (édd.), *Alexandrie médiévale 1*, Le Caire 1998 (Études alexandrines 3), p. 26.

⁷⁷ Cf. Gascou, *ibid.*, pp. 26-27. – C'est un argument supplémentaire pour dater Théodore du V^e s.

⁷⁸ On lira avec profit l'étude que Gascou, *Les églises d'Alexandrie*, cit., a consacrée à ce sujet. – On notera au passage que la phrase accusatrice du préfet Culcianus est absente de la version latine des *Actes de Philéas* (cf. *Papyrus Bodmer XX*, cit., p. 27): censure qui participe de ce processus de réhabilitation de Piérios.

νεξ, résultat d'une expérience littéraire de courte durée à laquelle mirent fin non seulement la victoire sans appel du christianisme, mais aussi, au plan littéraire, la disparition de l'hexamètre, le triomphe d'une rhétorique chrétienne plus ou moins affranchie des règles classiques et le développement d'une forme de poésie hymnique qui ne doit plus rien aux mètres classiques.⁷⁹ Ils ne gardèrent de la poésie protobyzantine en vers épique que quelques œuvres à sujet mythologique ou romanesque (Triphiodore, Nonnos, Collouthos, Musée), bons échantillons de la poésie profane qu'ils savaient apprécier, et, dans le domaine chrétien, une petite sélection comportant presque exclusivement des paraphrases bibliques, conservées soit du fait du succès du genre paraphrastique à Byzance,⁸⁰ soit à cause de la personnalité de leur auteur réel ou présumé (une impératrice, un poète dont la paraphrase biblique "rachetait" l'épopée païenne?, une figure de l'opposition à Julien l'Apostat).⁸¹ Les *Patria* chrétiens, les hagiographies versifiées sombrèrent, ces dernières pouvant être remplacées par des versions en prose (ainsi les *Acta Theclae* en vers de Basile de Séleucie disparaissent tandis qu'est conservée une version en prose d'*acta* consacrés à cette sainte par un autre auteur).

Théodore n'est donc plus qu'un nom. Mais, même si on en sait trop peu sur lui et même si les hypothèses que j'ai émises sur la nature de son œuvre peuvent parfois paraître imprudentes, il n'en reste pas moins que son poème ne manquait pas de présenter des traits tout à fait originaux dans le peu que nous savons du paysage de la littérature grecque chrétienne de forme classique dans l'antiquité tardive. À ce titre au moins, il méritait d'être sauvé de l'oubli.⁸²

Jean-Luc Fournet

⁷⁹ Cf. Av. Cameron, *Christianity and the Rhetoric of Empire. The Development of Christian Discourse*, Berkeley-Los Angeles-Londres 1991, pp. 189-221.

⁸⁰ Cf. F. Gonnelli, *Le sacre scrittura e i generi poetici a Bisanzio*, dans Stella (éd.), *La scrittura infinita*, cit., pp. 393-429.

⁸¹ Photius est un bon exemple de ces sélections: il fait une impasse quasi totale sur la poésie. Les quelques exceptions sont révélatrices: les poèmes d'Eudocie (*Bibl.*, codd. 183, 184), les poèmes du codex d'Helladius (*ibid.*, cod. 279), qui se trouvent précisément écrits en trimètres et non en hexamètres – et encore il se contente de les citer sans nous dire s'il les a lus. Voir sur le sujet B. Baldwin, *Photius and Poetry*, «BMGS» 4, 1978, pp. 9-14 (= *Studies on Late Roman and Byzantine History, Literature and Language*, Amsterdam 1984, London Studies in Classical Philology 12, XLI).

⁸² Je remercie Gianfranco Agosti et Jean Gascoü d'avoir bien voulu relire ce travail et de l'avoir amélioré par leurs suggestions. Je suis bien évidemment seul responsable des thèses émises ici.